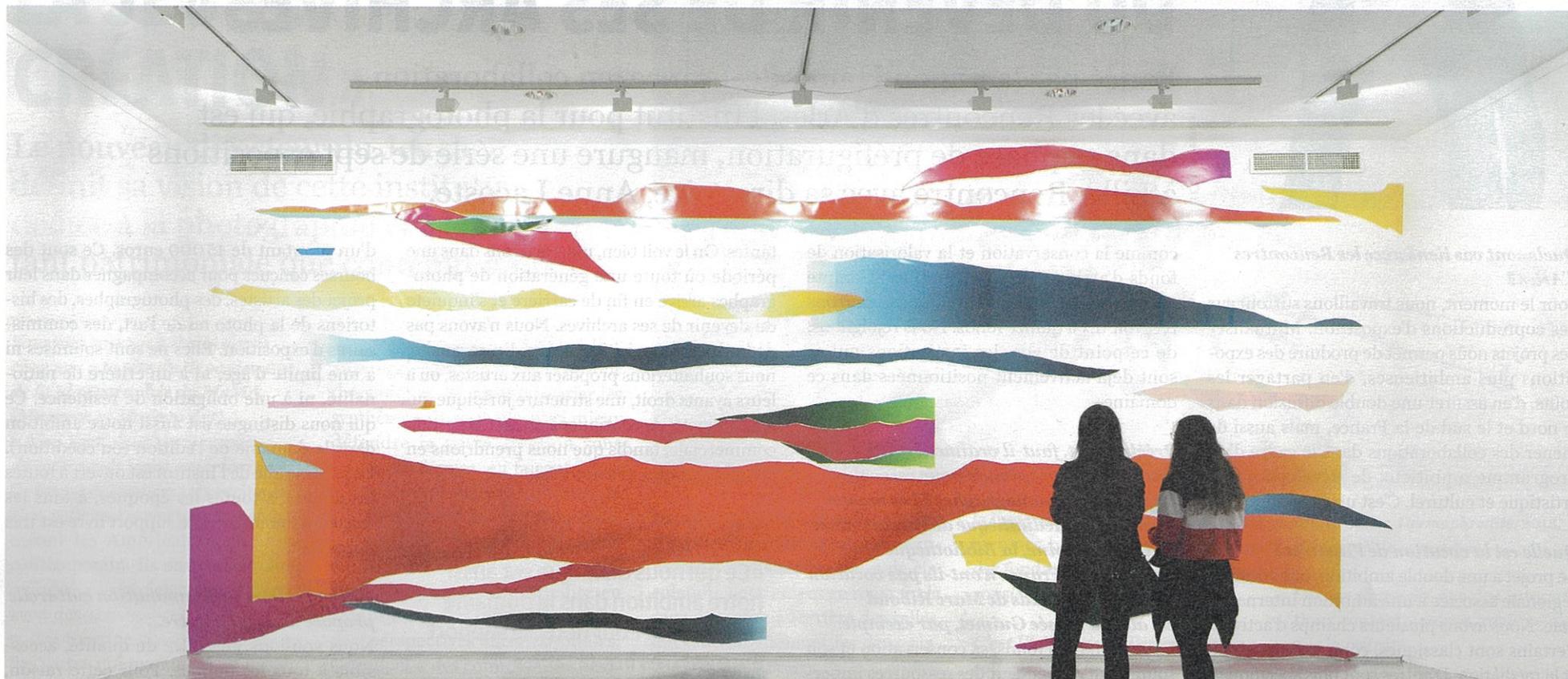


Paris Photo

A PPR OC HE EN QUÊTE D'AVENTURE

Ce jeune Salon dédié à l'expérimentation du médium photographique sous tous ses supports et formes, aussi hybrides soient-ils, présente sa 3^e édition en *off* de Paris Photo.



PARIS. Salon atypique – qui plus est, l'un des rares *off* se déroulant au moment de Paris Photo –, « a ppr oc he » possède plusieurs cordes à son arc et une ambition : « *orienter son public vers les nouveaux territoires de la photographie en faisant tomber les murs symboliques entre monde de la photographie et monde de l'art contemporain* ». Il met avant tout les artistes en exergue, puisqu'il n'offre que des *solo shows* et – détail révélateur – l'ordre d'apparition alphabétique dans le catalogue est celui des artistes et non, comme de coutume, des galeries qui les représentent. La manifestation se tient dans un hôtel particulier du 1^{er} arrondissement, Le Molière. Pas de stands classiques ici, mais une disposition qui relève plus d'une exposition collective que d'ensembles monographiques.

Quatorze artistes ont été invités, douze étant soutenus par des galeries, les deux autres – My-Lan Hoang-Thuy et Laure Tiberghien – bénéficiant de l'aide des organisateurs, soucieux d'ouvrir leur sélection à des artistes pas encore défendus par une galerie. La majorité de celles-ci sont françaises (Christian Berst Art Brut, Thierry Bigaignon, Binome, Ceysson & Bénétière, Lumière des Roses, Meyer Zevil Art Projects, Éric Mouchet, Papillon), deux sont italiennes (mc2gallery et Ncontemporary), l'une est suisse (Bildhalle) et l'autre sud-africaine (Afronova). Du côté des artistes,

une bonne moitié sont français (Cathryn Boch, Anaïs Boudot, Thomas Paquet, Florian Pugnaire & David Raffini, Sébastien Reuzé, Dune Varela, My-Lan Hoang-Thuy et Laure Tiberghien). On compte en outre deux Anglais (Jonny Briggs et Lindsay Caldicott), deux Suisses (Benoît Jeannot et Douglas Mandry), la Sud-Africaine Lebohang Kganye et le Belgo-Portugais Noé Sendas.

DES LIENS ÉTROITS ENTRE PHOTO ET ART CONTEMPORAIN

Les deux organisatrices, Emilia Genuardi et Elsa Janssen, présentent ainsi leur démarche : « *Nous sélectionnons les artistes, discutons de leurs pièces disponibles ou de leurs productions à venir, et une fois l'intention validée, nous sollicitons leur galerie pour que cette dernière participe au salon et y représente l'artiste sélectionné. Les artistes qui nous intéressent sont aussi bien des plasticiens, qui expérimentent la photosensibilité sur divers supports, que des collectionneurs de photographies vernaculaires travaillant à partir de ces images pour former de nouvelles compositions.* » Cette porosité revendiquée entre photographie et art contemporain n'est pas neuve, la sculpture et la photographie ayant toujours entretenu des liens étroits dès la naissance de celle-ci, le mouvement s'étant accéléré au début des années 1970 avec l'art conceptuel, le

land art ou la performance. De Vito Acconci à William Wegman en passant par Richard Long, Hamish Fulton, Bernd et Hilla Becher, Georges Rousse, Sophie Calle, Jean-Marc Bustamante, Vik Muniz, Wolfgang Tillmans, ou Jan Dibbets, Gilbert & George, John Coplans, John Baldessari, Dieter Appelt ou Gordon Matta-Clark pour leurs déconstructions de l'image unique, ils sont des dizaines à avoir utilisé la photographie dans une pratique artistique contemporaine, sans parler de l'usage de la vidéo.

« Il faut accepter de voir la photographie remettre en jeu des techniques et des images pour en renouveler le pouvoir plastique. »

On peut compter le duo formé par Florian Pugnaire et David Raffini parmi les héritiers de cette histoire. Leur œuvre présentée ici, *Slab City*, de la série *Fahrenheit 134* (2019), constituée d'une impression photographique sur acier dans un cadre de ciment, participe de façon évidente, de par son caractère pour le moins hybride, à ce décloisonnement des genres et des techniques. Ces processus d'hybridation sont également de mise dans les travaux de Cathryn Boch, qui vient surcharger des supports papier aussi divers

que des photographies aériennes ou industrielles, des cartes et des plans dont elle surligne les contours et jalons par l'utilisation d'une machine à coudre. Quant à Dune Varela, en imprimant ses images sur des fragments de céramique ou des surfaces en béton, elle tente une démarche tautologique en fusionnant représentation photographique et objet sculptural, faisant passer l'image de la deuxième à la troisième dimension.

DES TRAVAUX D'EXPLORATION DU MÉDIUM

Les notions d'espace, de temps, de couleur et d'abstraction sont presque toutes au centre des préoccupations de Thomas Paquet, Sébastien Reuzé et Laure Tiberghien. En utilisant des techniques anciennes comme le cyanotype, l'ambrotype et même le Polaroid, le premier explore la matière en brouillant les pistes d'une réalité tangible. Fasciné par l'Amérique, à laquelle il a consacré plusieurs *road trips*, Reuzé n'en garde que des paysages mentaux qui lui permettent d'expérimenter ses talents de coloriste. *Colorblind Sands* dilue la réalité dans une temporalité ambiguë où la matière papier est exploitée jusqu'à la saturation optique. Autre travail d'exploratrice, celui que mène Laure Tiberghien dans son laboratoire, en approfondissant l'éternelle étendue des possibilités qu'offre la surface sensible des papiers pho-

Sébastien Reuzé, *Fresque*, 2019, tirage papier analogique exposé (papier Fujicolor Crystal Archive).

© Sébastien Reuzé

tographiques (encore) argentiques. Dans son œuvre faite de photocollages, Lindsay Caldicott (1956-2014) développait, elle, une étonnante fusion entre abstraction géométrique et éléments figuratifs. Cette combinaison traversée d'accidents et de formes enchevêtrées aux coloris subtils situait son travail aux lisières de l'art brut et de l'art contemporain.

« *Pendant longtemps, nous avons cru que la photographie n'était qu'une fenêtre ouverte sur le monde, parfois un miroir tendu au photographe, beaucoup plus rarement un miroir tendu à elle-même*, explique Étienne Hatt, nommé codirecteur artistique de cette édition. *Il faut accepter de la voir remettre en jeu des techniques et des images pour en renouveler le pouvoir plastique [...], de la voir laisser libre cours à son pouvoir de perturbation du réel et d'abstraction [...], de la voir se frotter au volume et à l'espace pour sortir de la planéité qui semblait sa condition.* »

BERNARD MARCELIS

Salon a ppr oc he,
8-10 novembre 2019, Le Molière,
40, rue de Richelieu, 75001 Paris,
approche.paris